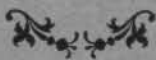


pu. a. d. R.
RTP 1041p

RALPH BARTON PERRY

Ce qu'est un Collège américain



Extrait de la *REVUE DE FRANCE* du 15 juillet 1922

Bibliothèque Maison de l'Orient



129889



Ce qu'est un Collège américain.

LE collège est la plus intéressante des institutions américaines, parce qu'il est la plus caractéristique et la plus inexplicable. Rien au monde en dehors de l'Amérique ne peut lui être comparé, et il n'est rien non plus en Amérique qui lui ressemble. Il est à la fois significatif et anormal. Nul, et un Américain moins que tout autre, n'aurait songé à l'inventer ; mais, sans lui, l'Amérique ne serait pas l'Amérique. Essayer de s'en faire une idée est par conséquent une entreprise utile, non seulement aux amis de l'Amérique, mais aussi à l'Américain qui cherche à se comprendre lui-même.

Pour décrire et pour expliquer le rôle du collège américain, je me reporterai fréquemment à Harvard, et cela non sans raison, puisque Harvard est le plus ancien collège d'Amérique. En outre, c'est celui que je connais le mieux. Mais je crois qu'en Amérique mon insistance sur ce point pourrait être attribuée à ce sentiment mal fondé de supériorité qu'on dit être le produit caractéristique de l'atmosphère d'Harvard. On m'imputerait à tort un tel sentiment.

Le 2 juillet 1775, George Washington prit le commandement de l'armée des Colonies-Unies. Cet événement historique eut pour théâtre la ville de Cambridge (Massachusetts), que la « Charles River » sépare de Boston ; il se passa aux grilles du collège d'Harvard, déjà vieux de cent quarante

années. En d'autres termes, près d'un siècle et demi de son histoire avait précédé l'indépendance des États-Unis.

Harvard avait été légalement reconnu par un vote de la « General Court of the Colony of Massachusetts Bay », le 28 octobre 1636, date aisée à se rappeler pour un Français, puisque la même année Corneille donnait *le Cid*, et que l'année précédente Descartes avait publié son *Discours de la Méthode*.

La fondation du collège d'Harvard n'était pas liée cependant à ce brillant réveil intellectuel, mais plutôt aux forces qui régèrent l'histoire politique de l'Europe pendant les guerres de religion. Cette fondation, — bien petite vague aux rivages les plus lointains de la civilisation européenne, — fut une part de ce même puissant soulèvement qui amena Gustave-Adolphe aux portes de Vienne, qui durant trente ans désola l'Allemagne, qui stimula le génie de Richelieu, et provoqua en Angleterre la longue et tragique querelle de Charles I^{er} et de son Parlement. Harvard fut en effet un produit du puritanisme, et sa création se place seize ans seulement après que les « Pilgrims » eurent cherché refuge dans le port de Plymouth, et six ans après l'établissement de la première colonie dans la baie de Massachusetts. Qu'une poignée d'hommes blancs, tard venus sur les côtes d'un continent étranger, et perpétuellement exposés aux sauvages, au froid et à la faim, aient pensé à fonder un collège, ce serait chose tout à fait inexplicable, s'ils n'avaient été animés de l'esprit puritain. Ces hommes étaient de ce type farouche, consumé par l'enthousiasme religieux, endurci par les persécutions, que soutenait le rêve de fonder un royaume de Dieu sur la terre. Ils possédaient la confiance en soi et l'intellectualité, rude mais vigoureuse, de la croyance protestante que l'homme doit se pénétrer des Écritures et se faire une conviction personnelle. Ils allèrent vers la Nouvelle-Angleterre pour y vivre selon leur foi et formèrent pendant bien des années une véritable théocratie, dans laquelle les droits politiques étaient basés sur l'orthodoxie religieuse. Ils exprimèrent, dès 1643, leurs idées dans un livre *New England's First Fruits*, dont j'extrais le passage suivant : « Après que Dieu nous eut amenés

sains et saufs en Nouvelle-Angleterre et que nous eûmes construit nos habitations, pourvu au nécessaire de la vie, élevé des temples pour adorer Dieu et établi le gouvernement, une des premières choses que nous désirâmes et que nous recherchâmes fut le progrès de l'instruction et le moyen de la transmettre à notre postérité, car nous tremblions de laisser des ministres illettrés dans les églises, au moment où nos ministres actuels seraient retournés en poussière. »

Ce serait une erreur de considérer l'Harvard de nos jours comme une institution puritaine ; mais c'en serait une plus grande encore d'oublier qu'elle en fut une jadis. L'histoire de ses débuts fut intimement liée aux violentes et fâcheuses querelles qui divisèrent bientôt la colonie puritaine. Pendant cette période, Harvard livra ses premières batailles pour la liberté intellectuelle et s'imprégna de ce libéralisme qui, durant bien des années, devait limiter son influence, mais aussi faire de lui la première des institutions américaines qui ait absorbé et fait rayonner l'esprit moderne. Et, bien que l'autocratie et la rigidité puritaine aient depuis longtemps cessé d'être la caractéristique d'Harvard, quelque chose de cette ferveur morale et de cet évangélique enthousiasme subsiste encore et caractérise non pas seulement l'éducation, mais la vie américaine dans son sens le plus large et le plus significatif.

Si l'esprit et le but des commencements d'Harvard sont empreints de puritanisme, c'est que son ascendance doit se chercher à l'Université de Cambridge, qui était au xvii^e siècle le centre intellectuel du puritanisme en Angleterre. Harvard doit son nom à un certain John Harvard, qui mourut en 1630, en léguant au collège nouvellement créé sa bibliothèque et une somme de 1 700 livres. John Harvard était *Master of Arts* (1) de l'*Emmanuel College* de Cambridge, et tant d'autres chefs éminents de la colonie étaient aussi des fils de cette université, qu'on trouva tout indiqué de donner le nom de Cambridge à la ville dans laquelle le nouveau collège fut bâti. Lorsque les fondateurs d'Harvard eurent l'idée de créer un collège, ce fut, sans aucun doute, le type des collèges de

(1) Maître ès arts.

Cambridge qui leur vint à la pensée. Leurs ressources limitées et leur éloignement de l'Europe ne leur laissaient pas l'espoir d'acquérir la valeur d'une université anglaise, et il serait peut-être plus juste de comparer l'enseignement donné à Harvard et dans les institutions sœurs, en ces années de début, à celui des écoles publiques anglaises, telles que Harrow et Eton. En tout cas, dès ses commencements, Harvard fut un collège en ce sens qu'il pourvut complètement à la vie de ses étudiants. C'était une association très fermée, très intime, dans laquelle les relations sociales et la surveillance morale ne tenaient pas moins de place que l'instruction. En ceci encore, l'esprit des débuts a été dépassé, mais on en retrouve toujours les traces. La plus moderne des universités américaines est inconsciemment la descendante, en ligne directe, du collège anglais.

Je ne me serais pas étendu sur ces traits, si je ne croyais pas à leur importance pour la compréhension du collège américain de nos jours. En 1700, les hommes d'Harvard fondèrent Yale, à la suite de dissensions religieuses, et ce fut pour la même cause qu'en 1746 les hommes d'Harvard et de Yale créèrent Princeton. Ces collèges, et aussi celui de William et Mary, fondé en 1693 en Virginie, et l'Université de Washington et Lee, fondée en 1749 en Virginie, l'Université de Pennsylvanie, fondée à Philadelphie en 1751, et Columbia, fondé sous le nom de *King's College* en 1754, furent les collèges pionniers. Ils arrêtèrent définitivement le type qui prédominait au début du XIX^e siècle et servirent de modèle pour les nombreuses créations de collèges et d'universités qui se multiplièrent à partir de cette époque.

En outre, pour des raisons qui deviendront plus nettes à mesure que nous avancerons dans cette étude, l'histoire et la tradition sont de plus grande importance dans les collèges que dans toute autre institution américaine. Chacun d'eux a une vie individuelle et continue, dans laquelle le passé est constamment évoqué, où ses souvenirs sont vénérés, ses traditions commémorées et ses anciens élèves proclamés membres perpétuels. Il est impossible de comprendre ce que le collège américain est devenu, si l'on ne sait ce qu'il a été.

Parce qu'il fut autrefois un collège d'internat, il n'est pas seulement un centre d'instruction, mais une communauté, un centre de vie. Parce qu'il fut autrefois un foyer et un instrument de propagande religieuse, il y règne maintenant une sorte d'enthousiasme de missionnaire, qui cherche à répandre l'instruction comme un évangile et à sauver les âmes des hommes, fût-ce contre leur volonté.

Parce qu'il fut autrefois un petit groupe familial, dans lequel les maîtres étaient de sages adultes, et les élèves d'insouciantes adolescents, il y a encore une grande somme d'instruction secondaire incorporée dans le cours d'études du collège américain et quelque chose du maître d'école chez ses professeurs.

Parce que le collège américain était plus religieux que social dans son exclusivisme, il s'est promptement adapté à l'esprit de la démocratie américaine. Enfin la physionomie des institutions d'enseignement supérieur en Amérique dérive de ce fait historique que le collège exista avant l'université et en resta le noyau. L'éducation professionnelle a été greffée sur les études du collège, qui elles-mêmes ont pris de l'amplitude parce que le collège appartient à la même communauté intellectuelle que les écoles professionnelles.

Avant de continuer à étudier le collège américain tel qu'il existe aujourd'hui, et tel qu'Harvard en est un bel exemplaire, il est nécessaire de dire un mot de l'organisation de l'enseignement supérieur en Amérique.

Avant tout, il est important de se rendre compte qu'en Amérique le mot « collège » implique l'idée d'instruction supérieure et non d'instruction secondaire. Bien que le collège américain et le collège français puissent l'un et l'autre remonter au collège du moyen âge, ils n'ont actuellement rien de commun, sauf le nom. Il n'y a rien dans le système français qui corresponde exactement au collège américain, parce que, tandis qu'en France la coutume est de considérer trois niveaux d'enseignements : le primaire, le secondaire et l'enseignement des universités ou supérieur, en Amérique on en conçoit quatre : le primaire, le secondaire, le collégial,

et l'enseignement professionnel ou *graduate* (1). Je ne prétends pas dire que tout étudiant américain qui entre dans une carrière ait traversé ces quatre degrés, mais je dis que nous les trouvons nécessaires pour l'éducation complète idéale. Pour essayer de trouver en France l'équivalent du degré d'instruction du collège américain du type le plus avancé, il serait nécessaire de prendre les deux dernières années du lycée et d'en ajouter deux de l'instruction donnée au candidat à la licence ès lettres ou ès sciences ou au futur étudiant en médecine qui fait son P. C. N. Mais, même ainsi, nous n'arrivons pas à l'équivalent exact du collège américain. En premier lieu, le jeune Français qui poursuit ses études sans interruption reçoit ordinairement le grade de bachelier entre sa sixième et sa vingtième année, le jeune Américain entre sa dix-huitième et sa vingt-deuxième année. Les raisons de ces différences d'âge sont diverses et complexes, mais le fait évident est que le jeune Français de ce grade est mieux discipliné et plus habitué à un effort intellectuel rude et continu, tandis que l'Américain a plus de maturité. Une seconde différence réside en ce que, tandis qu'en France cette période est divisée en deux années d'instruction fondamentale avec les méthodes d'enseignement secondaire, et deux années d'enseignement en vue d'une carrière choisie, donné dans des conditions de grande liberté, en Amérique, ces quatre années constituent un ensemble, dans lequel l'enseignement fondamental et l'enseignement supérieur sont mêlés et distribués par une méthode qui constitue quelque chose d'intermédiaire entre la discipline d'un lycée et la liberté d'une université française. En d'autres termes, le collège américain est une institution unique destinée à jouer un rôle unique. Il est l'expression de l'opinion très répandue en Amérique qu'une période d'instruction libérale doit trouver sa place entre la contrainte paternelle exercée par les adultes de l'école secondaire et les exigences de la carrière future à l'école professionnelle ou technique (2).

(1) Enseignement qui ordinairement suit le baccalauréat.

(2) Ce qui complique d'ailleurs toute comparaison entre le système français et le système américain, c'est le fait que tout jeune Français est appelé à vingt ans pour plusieurs années sous les drapeaux.

L'organisation de l'enseignement supérieur aux États-Unis est marquée, en premier lieu, par l'absence complète de tout contrôle fédéral et par l'absence d'une influence sur le niveau des études comparable à celle qu'exerce le prestige d'Oxford et de Cambridge. Il n'existe ni système, ni type fixe ; ceci est littéralement vrai. Il y a des types d'instruction avancés, d'autres arriérés, et les premiers exercent indubitablement une puissante influence sur les seconds. Mais il y a aussi beaucoup de nouvelles institutions, que les plus anciennes appellent arriérées, mais qui se considèrent comme les avant-courriers d'une nouvelle éducation ; et dans le fond de son cœur, tout Américain a la secrète pensée qu'elles peuvent avoir raison. En matière d'éducation, comme en beaucoup d'autres domaines d'activité, l'Amérique est le pays de la variété, du changement et des expériences.

Il y a aux États-Unis plus de cinq cents collèges et universités fréquentés par 300 000 étudiants environ, parmi lesquels on compte à peu près deux tiers d'hommes et un tiers de femmes. Ces établissements représentent toutes les variétés et tous les degrés de valeur. Il est difficile de les classer systématiquement, mais ils peuvent aisément être groupés en appliquant un ou plusieurs des principes suivants.

D'abord, il y a des collèges qui vivent sous le contrôle ou l'influence dominante d'une organisation religieuse. De nos jours, la seule association importante en ce genre est le groupe catholique. Des centaines de collèges américains furent fondés par des sectes protestantes diverses, mais, à mesure qu'ils prenaient de l'importance, ils s'émancipaient presque toujours de l'influence religieuse et convertissaient la doctrine primitive de leur société en une douce flamme d'enthousiasme moral.

Parmi les collèges et les universités laïques, qui forment la grande majorité et comptent toutes les institutions de première importance, la ligne de démarcation la plus significative est celle qui sépare les institutions d'État des établissements privés reconnus d'utilité publique. Les institutions d'État sont sous le contrôle, non du gouvernement national, mais des États constitués dont la fédération forme les États-Unis.

Ces institutions, qui naquirent au début du XIX^e siècle, végétèrent obscurément jusqu'après la guerre civile, mais se sont transformées aujourd'hui en institutions puissantes et de haute valeur. Elles ont réussi à captiver l'imagination et à stimuler la fierté de leur clientèle, à un point tel que, dans les États les plus vastes et les plus prospères, le nombre de leurs élèves dépasse 10 000 et que leurs revenus annuels atteignent 2 millions de dollars.

L'institution d'État est caractéristique de l'Ouest, du pays jeune. Dans l'Est, la place était déjà prise par les grandes fondations privées. Entre celles-ci, les plus importantes différences sont celles qui existent entre le collège indépendant et l'université. Le collège indépendant est généralement rural, et l'université urbaine. Le collège dispense l'instruction du type que j'ai indiqué ci-dessus, qui mène au grade de bachelier ès arts. L'université donne cette même instruction en même temps qu'une instruction plus avancée ou parallèle dans une école préparant à une profession déterminée. En d'autres termes, une université américaine est un collège qui possède, en plus, un ou plusieurs instituts, par exemple une école supérieure des arts, des lettres et des sciences, une école de théologie, une école de droit, une école de médecine, une école d'architecture, une école d'ingénieurs, une école de commerce et une école dentaire.

Selon le plan que le président Eliot élaborait et perfectionnait à Harvard, il y a environ vingt ans, pour être admis à suivre les cours de ces instituts professionnels, il fallait être pourvu des diplômes du collège. En fait, il existe plusieurs espèces de compromis ; à Harvard, les écoles de théologie, de médecine, de droit, de commerce et l'école supérieure des arts et des sciences exigent définitivement l'instruction préalable du collège. Il y a en Amérique des écoles professionnelles et techniques indépendantes, et l'école des ingénieurs est le plus souvent substituée au collège, puisqu'on peut y entrer directement d'une école secondaire. Mais, malgré ces réserves, la caractéristique de l'éducation de carrière largement comprise est qu'elle est intimement unie, de contact sinon de règlements, avec l'enseignement libéral supérieur donné

dans les collèges des arts, des lettres et des sciences.

Pour apprécier la puissance et l'utilité d'une des grandes universités privéestelles que Harvard, il est nécessaire de tenir compte de bien des choses qui ne sont pas révélées par les cours. Ces institutions, à cause de leur ancienneté et de l'absence de tout contrôle de la part de l'État, sont nationales dans leur but. A Yale, à Columbia et à Harvard, plus de la moitié des étudiants viennent des États éloignés. Grâce à la générosité de leurs amis et de leurs anciens élèves, ces universités ont pris une grande extension ; elles ont des *dormitories* (maisons pour étudiants), des salles de cours, des réfectoires, une chapelle, un gymnase, une bibliothèque, des laboratoires, des bâtiments réservés à l'administration, des clubs, des installations pour les sports de plein air. Leurs placements de fonds leur donnent un large revenu annuel, et les 1 700 livres légués par John Harvard, par exemple, se sont transformées en 47 millions de dollars de donations.

Un trait non moins significatif, parce qu'il contribue à la vitalité et à l'influence d'une université comme Harvard, c'est l'affection de ses anciens élèves, qui, toute leur vie, restent ses fils fidèles. Les plus grandes universités forment des professeurs de collèges, qui, à leur tour, envoient à l'université les étudiants qui leur paraissent le mieux doués ; ainsi l'université devient un centre d'influence intellectuelle vaste comme le pays lui-même. Les anciens élèves qu'on appelle les *alumni* de chaque institution sont groupés en sociétés d'un bout à l'autre du pays. Par leurs représentants élus, ils participent à l'administration de l'université ; on a toujours recours à eux quand sonne l'heure du besoin, et les succès de chacun d'eux rejaillissent sur l'université entière.

Après la guerre, lorsque la hausse des prix menaçait de forcer l'université à diminuer son activité, 20 000 *Harvard men* recueillirent 14 millions de dollars pour servir de ressources supplémentaires, et des sommes proportionnelles furent trouvées par presque tous les collèges et presque toutes les universités du pays. Quelques années auparavant, les élèves d'Harvard avaient reçu un plus pressant appel,

en faveur d'une plus grande cause. Entre 1914 et 1918, 11 000 anciens élèves d'Harvard s'engagèrent dans l'armée et dans la marine des États-Unis ou au service des Alliés. Trois cent soixante-douze d'entre eux périrent pendant la grande guerre. Leur gloire est l'objet d'un orgueil conscient pour tout *Harvard man*. Elle ajoute à cette liste d'exploits qui fait de l'université, pour tous ses membres, un grand et noble symbole.

*
* *

A la lumière de ces faits, il devient plus facile de comprendre le rôle et l'esprit du collège américain. Des 6 000 étudiants qui composent l'Université d'Harvard, 2 500 sont membres du collège même. Harvard est fier de ses grandes écoles professionnelles, mais aucun de ses élèves ne vous dira que l'Harvard essentiel, le centre de sa vie, l'endroit où se manifeste sa propre qualité, est le collège d'Harvard. Sous ce rapport, du moins, ce qui est vrai pour Harvard l'est pour toute l'Amérique. En dépit de leur extrême diversité, tous les collèges américains possèdent le même esprit et les mêmes aspirations générales.

Pour tout observateur étranger, le trait de plus étonnant du collège américain est qu'on y perd en apparence beaucoup de temps. Les étudiants américains trouvent parfaitement naturel et sage de passer quatre de leurs plus belles années dans ce qui paraît être une sorte de glorieuse paresse, qui peut apporter du retard à leur entrée dans une profession, à leur mariage, et engendrer chez quelques-uns des habitudes d'oisiveté incompatibles avec les méthodes et les exigences de la vie d'affaires et de la vie professionnelle en Amérique.

C'est qu'aux États-Unis on n'a garde de considérer la jeunesse comme une période d'éducation et d'instruction pendant laquelle l'individu se prépare à la vie. L'idée répandue en Amérique est que la jeunesse est par elle-même une partie de la vie, non pas seulement un moyen, mais une fin en soi. Elle a ses droits aussi bien que ses devoirs. Elle n'a

qu'un temps, et les souvenirs qu'elle laisse durent à jamais. Quand nous parlons en Amérique de la « vie de collègue », nous entendons par là une véritable vie, qu'il s'agit de traverser heureusement. Les pères qui ont été forcés de lutter pendant leur jeunesse désirent éviter ce souci à leurs enfants. Leurs succès ultérieurs ne les satisfont pas complètement ; ils regrettent leur jeunesse perdue et se servent de leur réussite pour éviter à leurs enfants un pareil regret. La jeunesse a des droits particuliers au bonheur. C'est le temps des plaisirs, de l'amitié, des expériences nouvelles de l'esprit et du corps, le temps où la vie est forte, parce que le fardeau des responsabilités ne pèse pas encore sur elle.

Entre toutes les nations, l'Amérique admet ce droit de la jeunesse au bonheur. Et cette conception serait aussi, sans doute, celle de France si la France n'était obligée, pour la sauvegarde de son sol, d'exiger de ses enfants qu'ils lui sacrifient deux années, ou plus, de leur jeunesse.

Ce serait pourtant une erreur de croire que la plupart des étudiants des collèges américains réclament ce droit au bonheur et que l'opinion générale l'admet sans réserve. Ces dernières années, particulièrement, la puérilité de la vie de collègue a été largement critiquée ; on la compare à une sorte d'enfance prolongée pendant laquelle les jeunes gens nourrissent des sentiments faux et artificiels. Les folles escapades et les plaisirs familiers aux étudiants de jadis ont disparu. Les étudiants d'aujourd'hui sont à la fois plus mûrs et plus intéressés par la vie et par ses problèmes. Malgré cela, l'importance donnée à la vie de collègue demeure, ainsi que la croyance que cette vie contribue, presque autant que l'instruction livresque, à former des hommes.

Il est peut-être significatif de remarquer que l'Américain parle d'éducation, là où les Français parlent d'instruction. Quoi qu'il en soit, le collège est considéré comme une communauté dans laquelle les jeunes gens apprennent plus par la pratique que par le précepte, et il n'est pas rare que les présidents des collèges américains, dans leurs discours officiels, oublient de parler d'instruction. L'instruction est, en tout cas, chose toujours subordonnée. Le président Charles

F. Thwing, par exemple, dit que le collège représente trois choses : la responsabilité et en particulier la responsabilité de la vie scolaire commune ; la largeur d'esprit dans les rapports avec d'autres hommes, et la sagesse. La sagesse, se hâte-t-il d'ajouter, n'est pas la même chose que le savoir ; elle représente « non seulement l'intellectualité, mais aussi la religion et la morale (1) ».

Les bénéfices moraux et sociaux de la vie de collège américaine sont difficiles à préciser, et encore plus à exprimer. En premier lieu, il y a ce que l'Américain appelle « l'esprit démocratique », c'est-à-dire que, quels qu'aient été ses antécédents, l'individu qui arrive au collège est jugé uniquement sur ses mérites. Le collège est fait pour compenser les différences d'origine, pour annuler les avantages sociaux, afin que tous aient le même point de départ et que le prix de la course soit au plus rapide, et non au plus avantage. De plus, tout Américain sait qu'il rencontrera au collège des Américains de toutes sortes et doit apprendre à vivre avec eux et à les apprécier tous. Cet idéal, comme la plupart des aspirations humaines, n'est jamais pleinement réalisé ; mais il l'est particulièrement, et en une large mesure : la vie nationale américaine y gagne grandement en force, et c'est un fait dont aucun de ceux qui connaissent la vie de collège aux États-Unis ne peut douter un instant. Un tiers des étudiants de ces collèges gagnent leur vie et, dans leurs heures de loisirs ou de vacances, acceptent toutes les sortes de travail, sans que leur dignité ou leur considération en ressentent aucun dommage. Les fils de fermiers et d'ouvriers apprennent au collège la politesse et le savoir-vivre ; les fils de riches y apprennent la simplicité et le courage ; et les hommes s'élèvent des plus basses couches de la pauvreté et de l'ignorance jusqu'à être estimés comme « gentlemen » et suivis comme chefs.

Je ne voudrais pas être taxé de vaniteuse exagération. L'Amérique abonde en inégalités sociales et ne tient pas toutes les promesses de ses professions de foi, mais de temps en temps se rencontrent des miracles tels que ceux-ci, et chacun les a constatés. C'est une des sources de la foi de l'Amé-

(1) « What the College Stands for » (*Educational Review*, janvier 1918, p. 16).

rique en la bonté de la nature humaine, et une des grandes forces vivifiantes de sa démocratie.

On attend du collègue américain d'autres avantages encore, qui sont plus largement obtenus. Par exemple, le don de diriger, qui en Amérique n'implique pas tant une habileté ou un savoir particulier qu'une disposition générale à prendre des initiatives et à commander le respect par la force du caractère et par ascendant personnel. Une qualité complémentaire également demandée aux hommes des collèges américains est la disposition *to play the game*, ce qui signifie savoir jouer un rôle subordonné dans une entreprise collective et le remplir de bon cœur et loyalement. Il y a aussi la vertu qui consiste à accepter sans se plaindre la défaite, puisque le risque de défaite est la condition même et la dignité de tout combat.

Nul ne niera, je crois, la signification de ces qualités dans une démocratie qui doit toujours définitivement dépendre d'une initiative privée, et qui doit aussi toujours faire face aux événements avec une bonne volonté spontanée et une organisation improvisée, plutôt que par prévision des autorités. Ces qualités sont communes à beaucoup d'institutions américaines, en dehors du collège. Mais le collège possède pour l'inculquer des forces morales particulières et des instruments spéciaux. Il est pénétré d'une ferveur évangélique, qui est la forme moderne et atténuée de l'ardeur puritaine. Maîtres et élèves se sentent en quelque sorte responsables des âmes de leurs frères. En outre, la vie de collègue offre, sur une échelle plus petite, la reproduction des idées et des problèmes d'un monde plus vaste. Tout y est encouragé et organisé : les sports, les rapports sociaux, le théâtre, le journalisme ; la musique, la religion et la philanthropie. Ces différentes organisations ont leurs présidents, leurs gérants, leurs trésoriers, leurs secrétaires, leurs comités et leurs « meetings ». En réalité, la vie des étudiants est maintenant si développée qu'elle participe en une certaine mesure à l'administration et au développement du collège.

Un autre facteur de grande importance est l'intensité des opinions et des sentiments collectifs. La puissance de

cette force est telle que des jeunes gens qui diffèrent par le milieu social, par le pays d'origine, par la race même, sont promptement moulés dans un même type. Quand on parle d'un « homme » d'Harvard, de Yale ou de Princeton, on ne désigne pas seulement un homme qui a appartenu à telle institution, mais un homme qui a certaines manières distinctives et un genre de caractère particulier. Ces différences sont familières et frappantes, mais le type fondamental du jeune Américain est commun à tous les collèges et est produit par tous. Ce fut ce type qui devint le jeune officier de l'armée des États-Unis et manifesta dans des circonstances nouvelles et critiques ce même élan, cette même adresse, cette même bonne volonté, qu'il avait appris à admirer et à imiter pendant ses années de collège. Il ne fut pas difficile à ces hommes d'apporter à une plus grande cause les sentiments qu'ils avaient été accoutumés d'entretenir envers leur *alma mater*. L'idée morale qui les conduisit au champ de bataille fut seulement une forme plus haute de ce même esprit qu'ils avaient acquis, dans la défaite et dans la victoire, sur le terrain des sports.

Il faut en convenir : cette forme sociale collective a ses inconvénients, aussi bien que son utilité. Elle a mené à une excessive uniformité de type ; elle a gêné la liberté individuelle et découragé l'originalité. De plus, les collèges comme Harvard, qui forment les parties constituantes des grandes universités et qui, par leur situation, sont en contact étroit avec la vie du monde, ne peuvent même, s'ils le désirent, façonner tous leurs membres sur le même moule. En partie par la force des circonstances, en partie par suite de leur choix délibéré, ils poursuivent un idéal différent. Harvard, par exemple, tout en renforçant l'influence éducative de la vie de collège sur les plus jeunes étudiants par l'organisation de logements spéciaux pour les *Freshmen* (étudiants de première année), cherche à concilier cette influence avec la liberté et la variété. Son but a été exprimé par William James d'une mémorable façon : « Le vrai Harvard est celui qui est invisible dans les âmes des plus avides de vérité, des plus indépendants et souvent des plus solitaires de ses fils.

Les pensées sont les précieuses semences dont nos universités doivent être les jardins botaniques. Mais, souvent, dans leur jeunesse, les penseurs sont des êtres très solitaires. Le grand soleil se lève dans la solitude, et c'est dans la solitude que jaillit le grand fleuve. L'université la plus digne d'admiration raisonnée est celle dans laquelle le penseur solitaire peut se sentir le moins isolé, le plus aidé et le plus généreusement nourri... Le jour où Harvard marquera ses enfants d'une empreinte unique et ineffaçable sera celui de sa ruine. Nos indisciplinés sont ceux dont nous nous enorgueillissons le plus. Souhaitons tous que leur nombre ne diminue pas (1). »

L'idéal si élogieusement exprimé par William James est considéré comme l'individualisme d'Harvard ; mais il est étroitement lié à un idéal que tout collègue américain cherche à atteindre. C'est qu'à un même et unique moment un homme se trouve lui-même avec son hérité et sa raison d'être. C'est le moment où il atteint le maximum de la liberté, celui où il envisage toutes choses sans avoir encore fait son choix. C'est une période de découverte et de tâtonnements. Observé superficiellement, il apparaît comme un temps de paresse ; mais c'est cette contemplation préliminaire des choses, cet essai de beaucoup d'entre elles, cette épreuve de soi-même, qui constituent la meilleure garantie qu'on trouvera sa place dans le monde.

Cette partie du rôle du collègue qui consiste à cultiver certaines qualités morales et sociales est universellement admise. Nul ne se risquerait au moins à nier que le collègue ne soit également destiné à conférer l'instruction ; mais ici les différences de plans d'études sont plus marquées et les problèmes plus embarrassants. En 1895, 97 p. 100 des collèges américains exigèrent le latin pour l'admission au cours menant au grade de bachelier ès arts ; 75 p. 100 exigèrent le grec. En 1915, 41 p. 100 seulement demandèrent le latin et 5 p. 100 le grec. Ce changement, qui peut être considéré comme la substitution du principe de choix au principe de contrainte, s'est manifesté à la fois dans le système secondaire par le développement des écoles anglaises, et dans les col-

(1) *Memories and Studies*, New-York, 1911, p. 364-365.

lèves eux-mêmes par l'adoption du système facultatif. De ce système, le président Eliot d'Harvard fut le plus puissant défenseur. Dans ce système, le collège offrira la meilleure instruction possible dans toutes les sciences et les humanités, et l'étudiant sera autorisé à élaborer lui-même son programme de cours, selon ses goûts et ses besoins. Il y eut, en ces dernières années, réaction contre ce système, qui bouleversa le plan d'études des collèges en Amérique. Actuellement, on a tendance à adopter le système des études groupées, qui n'implique pas un retour aux études obligatoires et ne donne aucune raison de penser que les classiques regagneront jamais le terrain perdu. Tel qu'il est mis en vigueur à Harvard, sous la direction de M. Lowell, notre président actuel, tout étudiant doit, d'une part, avoir des connaissances générales dans les grands champs d'études : langues, sciences, histoire, philosophie, mathématiques ; et, d'autre part, il doit consacrer un tiers de son temps à l'étude d'une discipline spéciale de son choix. Ainsi interprété, le résultat de l'instruction du collège est « de savoir un peu de toutes choses et beaucoup d'une seule ».

Il y a des questions de méthode sur lesquelles l'opinion est encore plus divisée, qui sont imposées au collège américain à cause de l'idée, de plus en plus forte, que l'éducation du collège devrait être un bien commun à tous et non un luxe, et que les portes de l'enseignement supérieur devraient être largement ouvertes à ceux qui sortent des écoles secondaires d'État. Il y a peut-être dans ces écoles deux millions de garçons et de filles, et le nombre des étudiants dans les collèges croît plus rapidement que la population du pays. En présence de ce flux grossissant, une poignée de collèges, tels que Harvard, Yale et Princeton, ont maintenu leur système d'examen pour l'admission. Mais même ceux-ci ont grandement facilité l'entrée des écoles secondaires d'État. Cette tendance a imposé aux collèges un très lourd fardeau. Parmi les institutions comme Harvard, qui se sentent particulièrement destinées à définir et à maintenir les hauts niveaux de l'instruction, il y a un sentiment toujours plus fort que la popularisation de l'instruction du collège menace de rabaisser sa qualité et de porter préjudice à la réussite des étudiants

les plus sérieux et les mieux doués. En présence de ce péril, quelques-uns des collèges privés proposent de limiter leur nombre d'élèves. D'autres, comme Harvard, cherchent à offrir des libertés et des privilèges spéciaux aux meilleurs élèves en réduisant les exigences disciplinaires et en augmentant l'influence personnelle des professeurs et des répétiteurs.

Mais nos incertitudes les plus grandes en Amérique se rapportent à la question fondamentale du but et de l'idéal de l'instruction du collège. C'est là que la guerre a fait sentir ses effets le plus profondément. A tort ou à raison, les Américains sont actuellement convaincus que l'enseignement du collège est désirable et, dans le plus large sens du mot, profitable pour la carrière à laquelle un homme a l'intention de se consacrer.

La moitié des diplômés des collèges américains entrent dans les affaires et, alors que les dirigeants des grandes affaires regardaient jadis le diplômé du collège d'un œil soupçonneux et dédaigneux, ils ne veulent pas maintenant en employer d'autres. D'ailleurs, le pays s'est définitivement rendu à l'idée que l'éducation du collège forme les bons citoyens.

Dans de telles conditions, il est inévitable qu'on ait à définir à nouveau le but de cette éducation, car il n'est plus possible en Amérique de songer simplement au point de vue de la culture et des bonnes manières, et il est certain que le but du collège américain n'est pas de créer une caste supérieure en goût et en savoir.

Faut-il entendre par là que le collège américain perdrait son caractère libéral et deviendrait une école destinée à fournir les moyens nécessaires pour gagner sa vie? Il en est qui pensent ainsi, et il y a des symptômes auxquels on ne peut se méprendre, qui semblent marquer que l'enseignement purement professionnel gagne du terrain. Mais ce serait, à mon avis, un jugement précipité et superficiel. La foi de l'Amérique dans l'éducation n'est pas un simple calcul utilitaire. C'est la croyance que la vie sociale ainsi que les professions et les carrières demandent de la largeur et de la souplesse d'esprit, un fonds de connaissance générale de

principes joint à des capacités morales pour diriger et pour partager les actions collectives.

L'Américain croit que ce sont des qualités qui ne peuvent s'acquérir dans une école commerciale ou une maison d'affaires, mais dans un collège libéral où règne un certain esprit de désintéressement et de liberté.

En outre, chaque Américain commence à demander quelque chose d'autre et de nouveau à son collège. Il faut inculquer des principes, mais ces principes doivent se rapporter à la vie. Le savoir doit être ardemment désiré pour résoudre les problèmes. Cela ne signifie pas un abaissement ou une diminution de l'instruction par suite de la nature même de ces problèmes. Ceux de l'époque ne sont pas seulement captivants et ardu, réclamant un effort intellectuel incessant, mais de grands problèmes qui nourrissent les âmes de ceux qui les abordent. Ils sont aussi longs que l'histoire, aussi vastes que la vie, aussi profonds que la vérité. Ils peuvent se grouper autour de deux questions maîtresses. En premier lieu, la question économique et sociale : comment les richesses et le bonheur peuvent-ils être également distribués sans détruire les motifs et sans ruiner le mécanisme qui les a produits ? En second lieu, le problème international : comment le patriotisme pourra-t-il se concilier avec l'humanité ? Il est peu de sujets dans le programme le plus varié de la plus supérieure des universités modernes qui n'envisagent l'une ou l'autre de ces deux questions. Il n'y a guère de crainte qu'un homme qui s'en occupe soit mesquin ou pauvre d'esprit. En d'autres termes, ce ne sont pas seulement des problèmes pratiques vitaux et d'importance toujours plus grande, ce sont en même temps des problèmes profonds et libéraux, qui, l'un et l'autre, absorbent, affranchissent et captivent l'esprit.

En résumé, l'éducation doit être pratique, en rapport avec la vie. D'autre part, elle doit planer au-dessus des besoins matériels et des étroites exigences de carrière, si elle veut stimuler l'accroissement, le détachement intellectuel, l'imagination créatrice et la liberté d'esprit. Il semble n'y avoir qu'une façon de combiner ces deux choses essentielles, c'est

d'associer les études du collège aux intérêts pratiques, en démontrant que ceux-ci sont généreux et libéraux. Laissons l'enseignement et l'étude des langues, des sciences sociales et physiques, de l'histoire, de la philosophie et de la littérature se vivifier par la connaissance nouvelle des problèmes de l'humanité. De ce nouveau sentiment de sympathie, de cette nouvelle ardeur, de ce côté chevaleresque de l'esprit ainsi entretenu, résultera l'appétit spirituel et intellectuel qui donnera à l'individu toute sa puissance de développement.

Il y a, je crois, quelque chose de plus profond encore que l'on peut appeler l'élément mystique de l'éducation américaine. Nous n'enseignons pas pour la culture, pour la profession, pour l'amusement ou pour procurer des moyens d'existence. Pourquoi alors? Nous commençons à dire que nous enseignons pour rendre service, mais nous ne disons pas que c'est pour rendre service uniquement à la patrie. Je ne peux exactement vous dire ce que nous entendons par là. Je ne le sais pas. Mais il y a certainement en nos esprits l'idée mystérieuse, imparfaitement comprise, qu'un homme se réalise plus complètement et plus noblement lorsqu'il se dévoue généreusement à ses compatriotes et à l'humanité. Nous commençons à attendre de nos collègues qu'ils inculquent non seulement l'idée de rendre service, mais l'inclination à rendre service.

Je ne fais pas de réclame pour le collège américain. J'ai seulement essayé de le présenter tel qu'il est, avec tous ses défauts, en supposant que nos méthodes et nos problèmes sont aussi intéressants pour les Français que les problèmes qui intéressent la France le sont pour nous. J'espère qu'en ceci comme dans toutes les rudes tâches qui nous incombent la France et l'Amérique partageront leurs conseils et mêleront leurs expériences.

RALPH BARTON PERRY,
Professeur à l'Université Harvard.



IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)